

Prédication de Ghislain Waterlot

Dimanche 25 février 2018

Cathédrale Saint-Pierre à Genève

Nier dans la nuit ce qui est vu dans la lumière ?

La patience et la grâce

Il y a des moments d'évidence. Quoi de plus beau que l'évidence présentée dans l'Évangile de Marc que nous venons d'entendre ? En haut du Mont Tabor, selon la tradition, trois disciples furent témoins d'une manifestation de Dieu éclatante, une manifestation de présence de Dieu en Jésus, leur maître. Le baptême au Jourdain l'indiquait déjà, la Transfiguration le confirme : *Jésus est le Fils bien aimé qu'il faut écouter*. Il n'est pas l'homme parfait, il est présence de Dieu sur la Terre. Ses vêtements ne sont pas les plus blancs des vêtements, ils sont d'un blanc qui dépasse toute blancheur.

Mais portons le regard sur nous-mêmes. Aucun d'entre nous sans doute ne prétendra ici avoir eu le privilège de Pierre, Jacques ou Jean (en tout cas pas moi). N'y a-t-il pas eu cependant, à un moment ou un autre de notre existence, au moins une fois, ce sentiment d'évidence ? Comme une grâce qui nous est faite d'être pleinement persuadés de la réalité de Dieu. Convaincus même qu'Il vient à nous, qu'il est là et de vivre un instant *comme si le royaume de Dieu était au milieu de nous*. Ces instants de grâce éprouvée, sentie, sont précieux. Nous aimerions les faire durer. Comme Pierre dont le texte nous dit qu'il déclare dans une sorte d'étourdissement : *construisons trois tentes, car il est bon d'être ici*. Construire des tentes...

Désir parlant ! "Ici c'est bien, plantons la tente !" Manière figurée de dire : que cela dure, que le temps même s'évanouisse ... Il est si extraordinaire d'être en la présence de Dieu manifestée. Que pourrions-nous demander d'autre désormais. Comme dit le *Psaume 84* : *Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs*. Ah ! si ce jour pouvait ne pas finir !

Mais il se termine bien vite. L'évidence apparue dans un moment de fulgurance s'éloigne. « Aussitôt ils regardèrent autour d'eux, mais ils ne virent plus personne que Jésus, seul avec eux » (*Marc, 9.8*). Le Christ dans la transfiguration, c'est déjà du passé ; demeure le maître de Nazareth suivi par ses disciples qui redescendent avec lui le Mont Tabor pour rejoindre l'intervalle, la prose des jours, avec ses espoirs, ses attentes et ses inquiétudes, ses angoisses. Le même Pierre qui a vu le Christ dans la transfiguration bientôt ne comprendra plus Jésus et son désir de se rendre à Jérusalem quand tout indique que les choses vont mal tourner.

Nous aussi, si nous avons pu vivre des moments d'évidence et de clarté, des moments de révélation, nous sommes bien sûr retournés aux réalités quotidiennes, à l'horizon humain avec ses luttes, ses déchirements, ses mensonges et ses joies douteuses. Et le doute nous assaille. Nous avons entendu la promesse. Elle nous a été dite et répétée dans nos communautés de foi. Dieu est là. Il nous accueillera. Comme dit Paul aux Corinthiens (1. Co 15.20) : « le Christ s'est bel et bien réveillé d'entre les morts : il est les prémisses de ceux qui se sont endormis ». Oui.

Mais ne sommes-nous pas aussi dans la position de Pierre, Jacques et Jean, qui, malgré ce qu'ils ont vu, se disent : *que peut bien signifier ressusciter d'entre les morts ?*

Voilà notre situation. Nous croyons mais nous doutons. Dans la longueur des jours, Dieu semble absent aux créatures, au monde. Et si tout ce que nous disons de Lui, et si tout ce que nous pensons avoir éprouvé comme une évidence, et si tout cela n'était qu'une fable, qu'un conte, qu'une illusion comme tant de gens savants l'ont dit et répété depuis le XVIII^e siècle ?

Tiens, la résurrection ! N'est-elle pas une consolation que beaucoup de nos contemporains ont déjà abandonné, dont ils ne semblent plus avoir besoin préférant se confier aux rêves des transhumanistes qu'à des promesses anciennes et pour eux périmées ?

Mais arrêtons-nous un instant. En pleurant la perte de l'évidence de Dieu, ne sommes-nous pas en train de tricher ? Est-ce que la condition de la foi, pour les créatures que nous sommes, n'est-elle pas précisément le consentement à traverser la nuit en ayant pour seul guide la confiance en ce que nous avons pu entrevoir ? voire, comme Fénelon, la confiance sans rien avoir entrevu ! Que serait la foi si elle était évidente ? Elle serait un savoir. Or la foi présuppose la perte de la certitude et l'éloignement de Dieu. La théologie explique cette perte par ce qu'elle nomme le « péché ». Nous nous sommes centrés sur nous-mêmes et nous ne voyons plus Dieu. Nous sommes privés de la relation étroite symbolisée par le jardin d'Eden. Et cependant, nous ne sommes pas condamnés. Ou plutôt si, nous sommes assurément condamnés, à une chose : la patience.

Nous devons consentir à attendre dans le silence de Dieu. La patience est par définition une souffrance. Car il est difficile de garder la confiance malgré la distance, malgré l'absence apparente de Dieu. Vauvenargues le disait dans ses *Maximes* : « La patience est l'art d'espérer ».

Mais notre pèlerinage sur Terre est le plus souvent une nuit ! Notre nuit personnelle. La nuit du monde. Quant à notre horizon ultime d'être humain, c'est l'évidence de la mort comme une disparition radicale. Tout ce que nous voyons en nous et autour de nous, c'est la fragilité et la précarité de toute chose : l'amour est fragile, l'amitié même est fragile, le corps est fragile et vieillit, les sociétés sont fragiles. Nous pourrions continuer la liste. Notre désarroi peut devenir tel que nous sommes souvent prêts à prendre n'importe quelle consolation, du moment qu'elle nous divertisse de notre angoisse. Le monde en offre. La consolation de l'argent, apparemment la plus solide et qui fait courir tout le monde. La consolation des plaisirs, sans doute la plus forte quand elle est là. La consolation du pouvoir quand on peut en bénéficier, pouvoir dont toute la force consiste à donner le sentiment de la consistance d'être (une personne qui a un pouvoir social quelconque est en effet persuadée qu'elle est quelqu'un ; elle se sent justifiée dans le regard des autres).

Il y a là une croisée des chemins. Soit la constance dans la foi, soit la diversion d'une consolation à laquelle on s'attachera avec frénésie.

Et le chemin de la foi semble une sente de forêt incertaine à côté de l'autoroute des consolations. Comme le disait Dom André Louf, un moine cistercien, la foi consiste à « croire seulement ». Consentir à ce que certains mystiques, qui sont tout sauf des visionnaires, nomment la « foi nue ». Oui, ce que Jésus demande à ses disciples au retour du Mont Tabor, c'est la patience. Se tenir simplement dans l'espérance, sans anticiper les choses ni l'heure. Oui, la véritable épreuve est peut-être celle-là : consentir à croire seulement. Nous avons pressenti une fois ou l'autre Dieu comme une évidence, et cela est bien. Cela nous a donné du lest. Mais nous sommes jetés dans la dispersion du temps, loin de l'évidence, voués maintenant à garder patiemment la confiance sans savoir ce qui nous est préparé. Croire

que Dieu nous fait la grâce d'être présent comme un compagnon invisible de notre attente désabusée ou angoissée. Mais si nous croyons qu'il est présent dans notre obscurité, si nous le croyons fermement, la sente forestière devient plus belle dans la nuit que toutes les autoroutes éclairées qu'on nous a proposées. Car dans cette sente forestière de la foi, nous entendons un appel que nous ne pouvons ignorer. Un appel qui ne nous demande rien d'extraordinaire en réalité. Il nous demande simplement de nous comporter autrement que nous ne le faisons naturellement à l'égard de notre prochain. Il nous le demande, et dans la sente de la foi, il nous en donne le moyen. Sa grâce en effet nous ouvre le chemin des œuvres. Comme le disait si bien Luther : « nous ne sommes pas rendus justes en accomplissant des œuvres justes, mais rendus justes (par la grâce), nous accomplissons des œuvres justes ». Or accomplir une œuvre juste, c'est voir indirectement Dieu. L'œuvre juste transfigure les relations humaines. Certes nous ne quittons pas le monde humain, mais le consentement à donner comme le consentement à recevoir transfigure toute situation dans la joie. Et ne pensons pas que l'œuvre juste est loin de nous, hors de notre portée. Elle consiste à être réellement attentif à autrui, à ne pas se détourner de celui qui souffre et dont nous pouvons calmer la souffrance d'une manière ou d'une autre, elle consiste finalement à ne plus se centrer sur soi-même. Dans l'acte, dans l'œuvre juste, la grâce de Dieu qui nous est donnée par le Christ apparaît pleinement. Etre tout entier dans l'acte par lequel s'opère la justice, justice sur laquelle Jésus insiste tant dans la bonne nouvelle, donner sans calcul et sans retour sur soi, c'est revoir briller la lumière dans la nuit. Dieu se donne sans cesse. Il est don continué. Il nous invite à le rejoindre dans l'acte même de donner. Certes, notre plus grande tentation sera toujours de nier dans la nuit ce que nous avons pu pressentir, un jour, dans la lumière. Mais il suffit de peu de chose. De laisser Dieu

œuvrer en nous, d'être patient comme Il l'est à notre égard. Alors pourquoi pas le laisser faire ? Il y a bien sûr notre inconstance, il y a bien sûr nos renoncements. Mais gardons confiance : notre inconstance et nos renoncements n'ont d'égale que la miséricorde de Dieu. Amen.